

Title	La république des lettres selon Alfred de Vigny : une lecture de Stello
Sub Title	アルフレッド・ド・ヴィニーによる文芸共和国：『ステロ』読解
Author	高橋, 晃(Takahashi, Akira)
Publisher	慶應義塾大学フランス文学研究室
Publication year	2018
Jtitle	Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.23, (2018.) ,p.62- 77
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20181201-0062

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

La république des lettres selon Alfred de Vigny : une lecture de *Stello*

Akira TAKAHASHI

Introduction

L'idée de « République des lettres », issue des valeurs de l'humanisme lettré, ressurgit avec une acuité particulière au XIX^e siècle, et constitue encore aujourd'hui un point de repère, désormais il est vrai distancié et critiqué, pour penser la « communauté » littéraire et artistique dans les sociétés modernes européennes¹. Sous l'Ancien Régime, de l'humanisme (Pétrarque, Érasme ou Montaigne) au siècle des Lumières, la république des lettres symbolisait la communauté idéale des lettrés. Si les historiens considèrent désormais que cette notion est « plus ou moins tombée en désuétude depuis le début du XIX^e siècle² », la forme de la *Respublica litteraria* n'en reste pas moins féconde dans la première moitié du XIX^e siècle. C'est qu'elle touche de près à la refonte des genres (Mémoires, Éloges et Vies³) qui s'opère chez certains penseurs de l'époque, tels que Chateaubriand, Germaine de Staël, Abel-François Villemain ou Sainte-Beuve⁴. Ceux-ci tentent de renouer le lien

¹ Voir, à propos de l'histoire de la république européenne des lettres, la récente étude de Marc Fumaroli, *La République des lettres*, Paris, Gallimard, 2015 ; *Les Premiers Siècles de la république européenne des lettres*, dir. Marc Fumaroli, Paris, Alain Baudry, 2005 ; et *République des lettres, république des arts : mélanges offerts à Marc Fumaroli*, dir. Christian Mouchel et Colette Nativel, Genève, Droz, 2008.

² Marc Fumaroli, *op.cit.*, p. 33.

³ Voir *ibid.*, p. 365-396.

⁴ Citons par exemple les *Mémoires d'outre-tombe* (1848) de Chateaubriand, *De la*

qu'ils supposent avoir existé entre les lettrés d'antan et s'alarment de la rupture de cette tradition de la république des lettres. Sans doute une telle angoisse de la rupture avec le passé, avec un âge d'or des Belles Lettres ou avec l'Histoire des lettrés savants est-elle profondément partagée par la plupart des romantiques. De ce point de vue, nous devons donc reconsidérer la notion de république des lettres à l'époque romantique.

Quelle idée de la République des Lettres, Alfred de Vigny reprend-il à cette tradition humaniste, quelle conception plus spécifique s'en fait-il, et quel avenir lui donne-t-il ? En tant que romancier aussi bien qu'en tant que poète, notre « Mage romantique » a réfléchi sur cette idée de république. Il importe de se demander dans quelle mesure Vigny cherche à approfondir la notion de république des lettres et sur quoi reposent, pour lui, les formes de la *Respublica*. Pour mieux cerner cette question cruciale, fondamentalement liée à la pensée poétique, politique et religieuse de Vigny, nous analyserons la notion de république intellectuelle et spirituelle dans l'imaginaire de l'écrivain. Le propos de cet article est d'envisager la république des esprits à travers la lecture du roman de Vigny intitulé *Stello* (1832), où il s'agit notamment de la représentation des trois poètes malheureux, comme Gilbert, Chatterton et André Chénier⁵. Notre propos ne consistera cependant pas à revenir sur la généalogie romantique de ceux que Verlaine appellera les « poètes maudits » ; nous voudrions plutôt examiner l'aspect politique et religieux de la république des lettres comprise par Vigny comme une communauté spirituelle porteuse d'un projet pour l'humanité au-delà de toute théologie ou de toute orthodoxie.

Littérature (1800) de Mme de Staël, l'*Éloge de Montaigne* (1812) de Villemain et les *Causeries du lundi* (premier *Lundi* paru dans *Le Constitutionnel* du 1^{er} octobre 1849 ; et publication en volume de 1851 à 1862) de Sainte-Beuve.

⁵ Nous renvoyons à l'édition des *Œuvres complètes* d'Alfred de Vigny, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, éd. François Germain et André Jarry, 1986 ; t. II, éd. Alphonse Bouvet, 1993. Désormais abrégés en Pl. I et Pl. II.

Figures du citoyen

Publié en 1832, *Stello* se présente comme une série de récits et de dialogues entre deux personnages : Stello et le Docteur Noir. Le premier enthousiaste et hanté par la vocation poétique, croit à l'utilité du poète dans la société, alors que le dernier beaucoup plus sceptique et lucide observateur du réel dénonce les illusions du poète par rapport à sa situation.

Nous interrogerons la notion de république des lettres dans *Stello*. Un tel questionnement n'est pas nouveau et renvoie à nombre d'études importantes sur *Stello*⁶. On sait que le concept de république figure dans l'ordonnance du Docteur Noir, exprimant sans doute le credo de Vigny :

– *Seul et libre, accomplir sa mission*. Suivre les conditions de son être, dégagé de l'influence des associations, même les plus belles.

Parce que la solitude seule est la source des inspirations.

La solitude est sainte. Toutes les associations ont tous les défauts des couvents. Elles tendent à classer et diriger les intelligences, et fondent peu à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse. (...)

La République des lettres est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés et souvent inconnus les uns aux autres⁷.

⁶ Voir François Germain, « Introduction », dans Vigny, *Stello. Daphné*, éd. F. Germain, Paris, Garnier Frères, 1970, p. IX-LXIV ; Jacques-Philippe Saint-Gérard, *L'Intelligence et l'émotion : fragments d'une esthétique vignyenne (théâtre et roman)*, Paris, Société pour l'information grammaticale ; Louvain, Peeters, 1988, p. 169-208 ; et Marc Eigeldinger, « Introduction », dans Vigny, *Stello*, éd. M. Eigeldinger, Paris, Flammarion, « GF », 2008, p. 5-25. Nous voudrions y ajouter l'article d'un de nos devanciers japonais, Tanaka Ryûji, « *Stello* relu », *Memoirs of the Faculty of Law and Literature*, n° 14 (2), Université de Shimane, Matsue (Japon), 1990, p. 47-65.

⁷ *Stello*, chap. XL, Pl. II, p. 662-663.

Tel sera notre point de départ pour réexaminer l'idée de république intellectuelle dans *Stello*. Sur quoi la pensée de Vigny repose-t-elle quand celui-ci parle de république des esprits ? Pour répondre à cette question, nous analyserons les deux figures du citoyen et de l'érudit, ainsi que la notion de chaîne spirituelle. Notre lecture se donne pour objet d'éclairer la logique de l'invention des formes que doit prendre la république spirituelle dans le roman de Vigny.

Il convient d'abord de repenser l'acception du mot « citoyen » chez Vigny. Conformément à l'étymologie, cette notion vient du latin *civis*, qui désigne le membre d'une cité antique. Selon le *Dictionnaire latin-français* de 1848, « les anciens appelaient *civis* ceux qui jouissaient des privilèges et des droits particuliers attachés à une cité⁸. » Du point de vue de l'histoire de la langue, le « citoyen » est lié à la « cité » (du latin, *civitas*⁹). Il va de soi qu'une telle notion relève fondamentalement de la philosophie politique.

Pour Vigny l'idée de « citoyen » ne renvoie pas seulement à la philosophie grecque, mais aussi à la pensée rousseauiste et républicaine. L'ordonnance du Docteur Noir mentionnée ci-dessus rappelle le problème philosophique de la *Politique* d'Aristote : qu'est-ce qu'être un citoyen¹⁰ ? Dans l'ancienne cité d'Athènes, la question est d'acquérir les droits du citoyen. Vigny entreprend de reprendre les spéculations aristotéliennes sur la notion de citoyen, en leur donnant une autre mise en scène. Dans la pensée de l'écrivain, la question des droits de citoyen athénien touche en effet à celle des privilèges accordés au génie de l'artiste ou du poète. En ce sens, le travail de Vigny consiste à établir un parallèle entre le monde antique et l'époque contemporaine, de façon à

⁸ Voir l'article « *civis* », M.-A. Peigné, *Dictionnaire classique latin-français*, Paris, Isidore Pesron, 1848, p. 74.

⁹ Voir l'article « *civitas* », *ibid.*, p. 74.

¹⁰ Il suffira notamment de rappeler le livre III (chap. I et VI) dans la *Politique* d'Aristote.

inventer une nouvelle forme politique. Ce retour de la sagesse antique (philosophie, poésie et religion) est riche de signification pour l'activité créatrice de Vigny.

À quel degré la conception rousseauiste de la citoyenneté contribue-t-elle à la pensée de l'écrivain romantique ? Dans *Du contrat social* (1762), Rousseau s'interroge sur le concept de corps collectif, appelé « République » ou « Corps politique ». Ceux qui s'y associent sont nommés « *peuple* », « *citoyens*, comme participant à l'autorité souveraine¹¹ » ou « *sujets* ». Préparant la déclaration selon laquelle la « République est une et indivisible », Rousseau soutient que le corps politique est souverain et que sa « souveraineté est inaliénable, elle est indivisible¹². »

Pour mieux prendre la mesure de l'influence des idées rousseauistes ou républicaines sur la pensée de Vigny, il convient de prêter attention au récit du Docteur Noir concernant les figures du citoyen sous la Première République. Monsieur de Chénier, un vieillard, s'inquiète de ce qui risque d'arriver à son fils André emprisonné à Saint-Lazare (prison d'État) pour un motif qu'il ignore. Un soir, il demande au Docteur Noir de tirer son fils d'affaire, s'affirmant prêt à se rendre sur les lieux, ce que son interlocuteur lui déconseille vivement. Après les paroles résignées du père d'André, le Docteur reprend son récit :

« (...) je vous demande seulement le secret, et je ne vous importunerai plus, citoyen. »

Ce dernier mot me toucha plus que tout le reste, par l'effort que fit le bon vieillard pour le prononcer. Sa bouche sembla jurer, et jamais depuis sa création le mot de « citoyen » n'eut un pareil son. La première syllabe siffla longtemps, et les deux autres murmurèrent rapidement comme le coassement d'une grenouille qui

¹¹ Rousseau, *Du contra social* [1762], nouvelle édition, Paris, Louis, An II (1793), p. 27 (Livre I, chap. VI).

¹² *Ibid.*, p. 42 (Livre II, chap. II).

barbote dans un marais. Il y avait un mépris, une douleur suffocante, un désespoir si vrai dans ce « citoyen », que vous en eussiez frissonné, surtout si vous eussiez vu le bon vieillard se lever péniblement en appuyant ses deux mains à veines bleues sur ses deux genoux, pour réussir à s'enlever du fauteuil¹³.

La mise en scène de Vigny s'attache au son, à la diction et au signifiant lui-même du concept de « citoyen ». Le ton du Docteur est ironique. L'hyperbole (« jamais depuis sa création le mot de “citoyen” n'eut un pareil son ») est associée à la métaphore comique du cri animal (un « coassement » de grenouille). La sonorité propre du mot « citoyen » se caractérise par la cacophonie. Le père d'André Chénier a du mal à se plier aux nouvelles règles de la civilité républicaine (qui exigent désormais qu'on dise « citoyen » à la place de « monsieur »). La souffrance d'autant plus grande qu'elle est plus contenue avec laquelle le vieillard prononce le mot de « citoyen » – prononciation accompagnée d'une gestuelle tout aussi éloquente – signale par contrecoup la dignité stoïque d'un « Monsieur » d'Ancien Régime.

Voyons une autre scène, dans laquelle le Docteur accueille à la porte un jeune garçon qui l'appelle auprès de Robespierre :

[Le garçon] sonnait sur la mesure de *La Marseillaise*, qu'il sifflait (vous savez l'air probablement, en 1832 où nous sommes); il continua de siffler en me regardant effrontément et de sonner jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la dernière mesure. J'attendis patiemment et je lui donnai deux sous en lui disant :

« Recommence-moi ce refrain-là, mon enfant. »

Il recommença sans se déconcerter; il avait fort bien compris l'ironie de mon présent, mais il tenait à me montrer qu'il me bravait¹⁴.

Le refrain de *La Marseillaise* est un appel aux citoyens, appel auquel le

¹³ *Stello*, chap. XXII, Pl. II, p. 571-572.

¹⁴ *Stello*, chap. XXII, Pl. II, p. 568.

Docteur répond, mais sur le mode d'une politesse surannée, qui défie implicitement la citoyenneté révolutionnaire, selon une ironie qui peut valoir arrêt de mort.

La devise de la République, pour sa part, est représentée sous la forme d'inscription, par gravure ou par tatouage¹⁵. La première apparaît dans la description de la Maison-Lazare devenue prison d'État :

Sur un marbre noir, en grosses lettres blanches, était gravée l'inscription générale de tous les monuments, l'inscription qui me semblait l'épithaphe de la Nation :

UNITÉ, INDIVISIBILITÉ DE LA RÉPUBLIQUE.
ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT¹⁶.

L'expression d'épithaphe de la Nation est à la fois symbolique et satirique dans une scène située à l'époque de la Terreur : l'ironie de la narration s'attaque aux républicains au pouvoir comme Robespierre et Saint-Just, qualifiés de bourreaux. En revanche, la deuxième inscription touche au corps. Un canonier, domestique du Docteur Noir, s'amuse à se tatouer lui-même. Le Docteur décrit ces figures qui sont autant de lettres parmi lesquelles il lit « *Indivisibilité ou la mort* », et il lui dit : « Je vois bien, (...) que tu n'es pas fédéraliste comme les Girondins. » Le soldat se gratte la tête et lui répond, évoquant son amoureuse : « Non, non, (...) la citoyenne Rose non plus¹⁷. » D'autres « hiéroglyphes » du soldat candide rendent la scène encore plus humoristique : « *Vivent les Bourbons et la Sainte-Barbe ! amour éternelle à Madeleine !* » Le Docteur dit au bon canonier : « Porte toujours des manches

¹⁵ Sur la question de l'inscription, voir Jean-Claude Mathieu, *Écrire, inscrire : images d'inscriptions, mirages d'écriture*, Paris, José Corti, 2010.

¹⁶ *Stello*, chap. XXIV, Pl. II, p. 576.

¹⁷ *Stello*, chap. XXIII, Pl. II, p. 574.

longues, mon enfant, (...) pour garder ta tête. Je te conseille aussi de n'ouvrir que des bras couverts à la citoyenne Rose¹⁸. » L'apparition du bonhomme souligne les interrogations de Vigny par rapport à la forme du « vrai citoyen ».

Pour notre écrivain, la Première République ne saurait présenter la forme d'une République idéale, car les citoyens Robespierre et Saint-Just ont exclu les artistes et poètes de la société : ce dont témoigne l'exécution d'André Chénier. Le discours du Docteur révèle la pensée de Vigny sur la république : « Je ne puis que gémir, avec les républicains sincères et loyaux, du tort que tous ces hommes-là ont fait au beau nom latin de la *chose publique*¹⁹ ». La chose publique est justement ce qu'il convient de conserver. Pour Vigny, l'idée de république et celle de citoyenneté reposent sur la noblesse morale et l'intelligence. Pour l'essentiel, seuls le poète, l'artiste et l'érudit sont véritablement citoyens au sens où l'entend Vigny.

Érudit, masses et multitude

Pour préciser à qui s'adresse la république idéale de Vigny, nous examinerons maintenant la figure de l'érudit dans *Stello*. Certes, il s'y agit de présenter l'image des poètes malheureux ou des « parias » de la société. Il nous faudra toutefois revenir sur les caractéristiques de l'esprit supérieur chez Vigny. La république des lettres englobe les érudits. Raisonnant sur le génie de Chatterton, le Docteur Noir et Stello abordent la question de la connaissance universelle. En tant que médecin de l'âme, le Docteur parle ainsi :

(...) vous diriez que c'est un spectacle curieux que de voir et mesurer le peu de chaque connaissance que contient chaque cerveau : l'un renferme d'une science le pied seulement, et n'en a jamais aperçu le corps ; l'autre cerveau contient d'elle une main tronquée ; un troisième la garde, l'adore, la tourne, la retourne en

¹⁸ *Stello*, chap. XXIII, Pl. II, p. 575.

¹⁹ *Stello*, chap. XX, Pl. II, p. 565.

lui-même, la montre et la démontre quelquefois dans l'état précisément du fameux torse, sans la tête, les bras et les jambes ; de sorte que, tout admirable qu'elle est, sa pauvre science n'a ni but, ni action, ni progrès ; les plus nombreux sont ceux qui n'en conservent que la peau, la surface de la peau, la plus mince pellicule imaginable, et passent pour avoir le tout en eux bien complet. Ce sont là les plus fiers²⁰.

L'ironie de Vigny s'attaque aux savants les plus fiers et les plus reconnus. La connaissance est strictement interprétée comme « science », au sens de la philosophie gréco-latine ou de la pensée classique. Les caractères de la science sont exprimés par des images corporelles. La comparaison avec la sculpture (le torse du Belvédère) met en relief l'insuffisance de l'état de connaissance. Le Docteur réfléchit à la science aussi bien qu'à la personnalité du savant :

Mais, quant à ceux qui, de chaque chose dont ils parleraient, posséderaient le tout, intérieur et extérieur, corps et âme, ensemble et détail, ayant tout cela également présent à la pensée pour en faire usage sur-le-champ, comme un ouvrier de tous ses outils, lorsque vous les rencontrerez, vous me ferez plaisir de me donner leur carte de visite, afin que je passe chez eux leur rendre mes devoirs très humbles. Depuis que je voyage, étudiant les sommités intellectuelles de tous les pays, je n'ai pas trouvé l'espèce que je viens de vous décrire²¹.

La remarque sur les « sommités intellectuelles » n'est pas tout à fait originale. Pour une part, l'idée de science évoque l'ancienne rhétorique et, en ce sens, l'écrivain romantique s'efforce de restaurer le prestige de l'éloquence, art de bien parler. D'autre part, la figure du savant n'est pas éloignée de celle du sage dans la philosophie grecque : dans les deux cas, il s'agit de tendre à la connaissance de toute chose.

²⁰ *Stello*, chap. XVI, Pl. II, p. 537.

²¹ *Stello*, chap. XVI, Pl. II, p. 537.

Pourtant l'objet de Vigny n'est pas de se référer à la sagesse gréco-latine pour elle-même. Il s'agit plutôt, à travers l'espérance historique en un retour d'un Âge d'or spirituel, d'établir une généalogie des esprits. Cette espérance ne va pas bien sûr sans inquiétudes ni sans une conscience aiguë des ruptures historiques. Mais c'est de cette angoisse même que résulte l'exigence plus haute d'une communauté intellectuelle ou spirituelle retrouvée : une République des lettres qui serait une aristocratie de l'esprit, impliquant l'idée d'une distinction au sein même du nivellement démocratique.

En opposition au poète se trouve ensuite la multitude. Le problème de la médiocrité n'est pas dissociable de celui de la multitude ou des masses. Le discours de Stello synthétise la pensée de Vigny sur la médiocrité :

Et remarquez, s'il vous plaît, que la pauvre humanité a cela d'excellent que la médiocrité des masses exige fort peu des médiocrités d'un ordre supérieur, par lesquelles elle se laisse complaisamment et fort plaisamment instruire²².

On y reconnaît clairement le point de vue satirique de Vigny sur l'humanité. Est également manifeste son dédain pour la médiocrité des masses. Les savants et les poètes, eux, sont d'un ordre supérieur, pense-t-il. Les médiocrités du poète valent mieux que la médiocrité des masses, puisqu'elles sont du moins habitées par l'idée de la poésie. Remarquons que Stello parle ici des fins mêmes de la poésie : le plaisir et l'enseignement (« se laisser (...) fort plaisamment instruire »). Rappelons cette entrée du *Journal* datée de 1830, dans laquelle Vigny ne cache pas son dédain vis-à-vis des Français : « Le peuple (...) n'aime en France ni la musique ni la poésie. Ce n'est pas que la classe moyenne soit plus harmonieuse : elle chante aussi faux et ne sent pas la poésie²³ ». Pour la pensée de Vigny dans les décennies 1820 et 1830, ce

²² Stello, chap. XVI, Pl. II, p. 537.

²³ Alfred de Vigny, *Journal d'un poète*, in *Œuvres complètes*, éd. Fernand

profond mépris pour la médiocrité des masses est dû aux valeurs antipoétiques de la société contemporaine que le poète dénonce.

Pour notre écrivain, la multitude représentant la société est une menace pour l'esprit supérieur. Il y va de la destinée du poète malheureux. L'image de l'Athénien ostracisé permet d'établir un parallèle entre l'époque moderne et les temps anciens. Vigny voudrait identifier le poète contemporain avec l'exilé antique pour inventer la fable du poète victime de la société. La figure de la multitude apparaît en outre marquée d'une image péjorative dans les discours du Docteur Noir, qui témoignent de l'orgueil aristocratique :

« Ô multitude ! multitude sans nom ! vous êtes née ennemie des noms !
– Considérez ce que vous faites lorsque vous vous assemblez au théâtre. (...) Il faut que le poète vous dompte par son interprète, l'acteur. (...) Et jamais, je l'affirme, vous ne vous y soumettiez, ô fière multitude ! (...) Votre position de juge, qui verse l'or à pleines mains, vous soutient un peu dans le cruel effort que vous vous faites en signant, par des applaudissements, l'aveu d'une supériorité²⁴.

L'apostrophe à la « multitude sans nom » exprime le dédain du poète jusque dans le geste par lequel, en voulant éduquer les foules, il s'en remet encore au « suffrage du nombre ».

D'ailleurs, la représentation de la multitude (qui est sans doute aussi figure de la bourgeoisie, comme l'indique l'image de « l'or à pleines mains ») est possédée par l'envie vis-à-vis des esprits supérieurs (dans ce cas, les hommes politiques). Aux yeux de l'écrivain, c'est l'envie qui engendre l'idée d'égalité²⁵.

Baldensperger, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II (ancienne édition), 1948, p. 931.

²⁴ *Stello*, chap. XXXVII, Pl. II, p. 648-649.

²⁵ Le Docteur Noir s'adresse à la multitude : « Votre unique passion est l'égalité, ô multitude ! et tant que vous serez, vous vous sentirez poussée par le besoin simultané d'un *ostracisme perpétuel*. » *Stello*, chap. XXXVII, Pl. II, p. 649.

Voilà qui permet de constater l'opinion que Vigny s'est formée de l'idée révolutionnaire d'égalité ! Pour légitimer l'aristocratie déchue et approfondir la forme de la république des lettres, l'idée d'égalité doit être remplacée par la valeur d'orgueil, symbole d'aristocratie²⁶.

Soulignons cependant que c'est à propos des hommes politiques que se manifeste d'abord la moquerie de Vigny. La métaphore du théâtre est en cela cruciale. L'homme politique est représenté par la figure de l'acteur²⁷. Dans le discours du Docteur, l'homme politique se fait d'autant plus moquer qu'il est seulement l'« interprète » du poète. En cela même il apparaît bien loin d'appartenir à la république imaginée par Vigny.

Manifestement ce dernier accorde un privilège excessif à la situation du poète, fût-ce au nom du mythe du poète exilé dans « un ostracisme perpétuel » imaginaire. La vision de Vigny est une pure et simple légitimation de l'artiste. Il nous faudra considérer que la notion d'esprit (pour le poète, la noblesse artistique et les érudits, à l'exception des hommes politiques) est à replacer dans l'invention d'une forme politique, celle de la république idéale pour Vigny.

République spirituelle ou chaîne des poètes malheureux

Nous avons pensé que les récits du Docteur avaient pour objet de mettre en relation les malheurs de trois poètes, Gilbert, Chatterton et André Chénier, avec trois formes de pouvoirs (la monarchie absolue et héréditaire, la monarchie constitutionnelle, la monarchie républicaine). Il semble pourtant bien que le

²⁶ Le personnage de Robespierre hait l'aristocratie d'intelligence : « nulle race n'est plus dangereuse pour la liberté, plus ennemie de l'égalité, que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse et contraire à l'*unité* qui doit tout régir. » *Stello*, chap. XXXIV, Pl. II, p. 625.

²⁷ Cette figure est importante dans la poésie de Vigny : « La Maison du berger » (1844), v. 169 et suiv., Pl. I, p. 124.

travail de Vigny vise moins à l'analyse scrupuleuse des formes de pouvoir qu'à la représentation dramatique de la mort du poète. Les poètes malheureux de *Stello* sont des sortes de martyrs²⁸, dont il reste à retracer la généalogie²⁹.

Il faut en effet s'interroger sur ce martyrologe imaginaire. Vigny s'essaie à avoir recours à l'image du poète chassé de la République platonicienne, en inventant la fable du poète malheureux ou martyr. Dans la logique de sa création, ce mythe envisage les hommes du pouvoir, les masses, la multitude, les philosophes mêmes comme des ennemis du poète, voire ses bourreaux. Comme nous venons de le constater, Vigny associe la multitude sans nom à la pulsion d'envie. À propos du bannissement des poètes, il s'inspire pour une part d'un passage de la République de Platon (l'évocation des « imitateurs de fantômes³⁰ ») et, de l'autre, construit une fable selon laquelle « il n'y a pas plus de pitié pour les poètes parmi les philosophes que parmi les hommes du pouvoir. Ils se tiennent tous les mains, en foulant les arts sous les pieds³¹. » Les artistes sont par nature haïs des philosophes et des hommes politiques, en particulier. Le Docteur Noir dit à Stello : « Leur sentiment est l'envie » et

²⁸ Notre but ici est de réfléchir sur les fondements spirituels de l'idéal d'une République des lettres régénérée. Nous remettons à un travail ultérieur l'examen de l'idée de l'isolement nécessaire du poète, à travers la figure du poète malheureux (chez Vigny), et, au-delà de Vigny, à travers l'image du « guignon » poétique (chez Baudelaire), ou à travers l'image du « poète maudit » (chez Verlaine). Nous nous renvoyons pour l'instant au travail de Jean-Luc Steinmetz, « Du poète malheureux au poète maudit (réflexions sur la constitution d'un mythe) », in *Signets : essais critiques sur la poésie du XVIII^e au XX^e siècle*, Paris, José Corti, 1995, p. 11-34.

²⁹ La figure de Chatterton est la plus propre à entrer dans le cadre du martyr. Rappelons-nous les mots du Quaker dans le drame *Chatterton* (1835) : « Seigneur, reçois ces deux martyrs ! » *Chatterton*, acte III, scène IX, Pl. I, p. 815.

³⁰ *Stello*, chap. XXXVIII, Pl. II, p. 649. Voir Platon, *La République* (livre X, en particulier).

³¹ *Stello*, chap. XXXVIII, Pl. II, p. 650.

« leur idée (prétexte indestructible !) est l'INUTILITÉ DES ARTS À L'ÉTAT SOCIAL³². » Vigny propose de prendre la notion d'utilité des arts comme fil conducteur et lieu commun dans l'histoire de la rhétorique et de la poésie³³. Rappelons-nous le récit sur Chatterton, où c'est bien l'utilité du poète qui est mise en jeu. Ce thème de l'utilité du poète est pour le moins récurrent dans la pensée de Vigny³⁴, d'autant plus qu'il touche au fond à la question ontologique de l'écriture : comment ou pourquoi écrire ?

Le thème des poètes malheureux et martyrs se développe à partir d'une figure d'*ekphrasis*. Par l'intermédiaire d'une allusion au tableau d'Ingres intitulé *L'Apothéose d'Homère*, exposé au musée de Charles X, l'écrivain met en scène sa vision d'une généalogie entière des poètes malheureux. Voici la description du tableau peint au plafond et nommé par Vigny « Le Ciel d'Homère » :

Nous lui (= à Platon) montrerions ce vieux pauvre, assis sur un trône d'or avec son bâton de mendiant et d'aveugle comme un sceptre entre les jambes, ses pieds fatigués, poudreux et meurtris, mais à ses pieds ses deux filles (deux déesses), *Illiade* et *Odyssée*. Une foule d'hommes couronnés le contemple et l'adore, (...). Ces hommes sont les plus grands dont les noms aient été conservés, les poètes, (...). Ils forment, de son temps au nôtre, une chaîne presque sans interruption de glorieux exilés, de courageux persécutés, de penseurs affolés par la misère³⁵, (...).

La représentation d'Homère comme le premier et le plus malheureux des poètes est justifiée par la faiblesse et la misère du vieillard, mais l'image de la

³² *Stello*, chap. XXXVIII, Pl. II, p. 650. C'est Vigny qui souligne.

³³ Selon la remarque suggestive d'Alphonse Bouvet, Vigny n'ignore pas le mot de Malherbe sur l'inutilité du poète pour l'État. Voir Pl. II, p. 1536.

³⁴ Ce thème est à réexaminer pour Vigny sur le théâtre dans le drame romantique de *Chatterton* en 1835, trois ans plus tard la publication de *Stello*.

³⁵ *Stello*, chap. XXXVIII, Pl. II, p. 652.

chaîne est significative, dans la mesure où elle implique une succession infinie de poètes malheureux (« [du] temps [d'Homère] jusqu'au nôtre »). Ce cercle est susceptible de s'élargir sans cesse. Telle est la figure que l'idée de république des poètes prend dans la pensée de Vigny.

La figure de l'*ekphrasis* conjoint en outre l'image peinte au plafond et la notion de ciel ou d'espace infini :

Agrandissons ce plafond sublime dans notre pensée, haussons et élargissons cette coupole, jusqu'à ce qu'elle contienne tous les infortunés que la poésie ou l'imagination frappa d'une réprobation universelle ! Ah ! le firmament, en un beau jour d'août, n'y suffirait pas ; non, le firmament d'azur et d'or tel qu'on le voit au Caire, pur de toute légère et imperceptible vapeur, ne serait pas une toile assez large pour servir de fond à leurs portraits³⁶.

Les figures de poètes malheureux ressortent du domaine religieux ou métaphysique. Le Docteur dit : « Levez les yeux à ce plafond et figurez-vous y voir monter ces fantômes mélancoliques³⁷. » Vigny évoque le nom des poètes malheureux : Torquato Tasso, Milton, Camões, Samuel Butler, Malfilâtre et d'autres. Le martyrologe prend la forme d'un lien, qui renvoie à l'origine étymologique (en latin, *religo*³⁸ qui désigne « attacher » ou « lier »). L'idée de cette religion doit pourtant être profane ou laïque. La république spirituelle est le lieu qui rassemble les poètes malheureux, les poètes à venir et un nouveau public.

En guise de conclusion

Comme nous l'avons vu, la représentation de la république des lettres est

³⁶ *Stello*, chap. XXXVIII, Pl. II, p. 652-653.

³⁷ *Stello*, chap. XXXVIII, Pl. II, p. 653.

³⁸ Voir l'article sur « *religo* », M.-A. Peigné, *op.cit.*, p. 430.

centrale dans *Stello*. L'idée de citoyenneté prend sa forme principale dans le roman de Vigny. En revenant sur l'Histoire, l'écrivain cherche à interroger les notions d'érudition et de science. Sa pensée par rapport aux masses et à la multitude s'explique par le mépris ou le dédain de la société contemporaine. L'angoisse d'une rupture avec la continuité des siècles va de pair avec la réflexion sur la république des lettres. Il en résulte que l'idée de la république intellectuelle prend la forme d'une utopie dans l'imaginaire de Vigny. La chaîne des poètes malheureux est fondamentalement la représentation de cette « Cité » des poètes qui, par essence, pour notre écrivain romantique, doit prendre la forme salutaire d'une république virtuelle. Les figures de la république des lettres, du roman de *Stello* aux poèmes philosophiques (« La Bouteille à la mer » et « L'Esprit pur »), toucheraient en outre à la question de l'adresse du poème quand celui-ci se tourne vers sa postérité hypothétique. Alors la création elle-même devient un geste de « prière » au sein d'une époque qui a rendu la communauté intellectuelle et spirituelle infiniment « précaire³⁹ ».

³⁹ Nous renvoyons à l'ouvrage de Jérôme Thélot, *La Poésie précaire* (Paris, PUF, 1997), qui rappelle l'étymologie du terme « précaire », en relation avec le latin *precari* (c'est-à-dire, « prier »). Nous développerons cette « précarité » de la poésie de Vigny dans une étude ultérieure sur *Les Destinées*.